

**Luc 13, 10-17 ; Romains 8, 1-4 ; Galates 4, 4-7**

**Cathédrale Saint Pierre**

**Dimanche 30 septembre 2018**

En préparant une récente célébration œcuménique, j'ai été frappé par la réaction d'un participant au moment où on élaborait la liturgie et qu'on abordait la question de la prière de confession du péché. Avec une certaine vigueur, il s'est exprimé pour s'offusquer du fait qu'on voulait encore avoir une telle prière. « J'en ai assez, disait-il de cette Eglise qui culpabilise ! » Cette réaction m'a étonné, mais elle m'a aussi beaucoup fait réfléchir. Une telle réaction ne vient pas de nulle part, mais probablement d'une expérience d'Eglise où effectivement une grande insistance était donnée sur le péché, la faute de l'être humain, notre incapacité à être à la hauteur ; une Eglise où les discours étaient avant tout moralisateurs et culpabilisant. Et je crois qu'aujourd'hui encore nous continuons d'une certaine manière à payer l'addition de ces discours. On a tous en tête ces images des Eglises catholiques avec les confessionals où personne ne devait avoir grande envie de se rendre ; mais on garde aussi l'image de certains pasteurs austères où discours moralisateurs, qui utilisaient volontiers le moment du sermon ... pour sermonner !

Alors pour éviter de retomber dans ces travers, doit-on désormais éviter ce temps liturgique de la confession du péché et à plus forte raison renoncer à employer même ce « gros mot » de péché ?

J'aimerais aujourd'hui vous montrer qu'au contraire oser parler du péché et vivre ce temps de la prière de repentance, d'humilité peut bien loin de nous culpabiliser se vivre comme un moment fort de libération, car comme le dit Saint Paul : « là où le péché abonde, la grâce surabonde »

Le culte c'est d'abord le moment de la louange et de l'écoute de la Parole de Dieu, comprendre ce que la Parole de Dieu peut avoir à nous dire et cette parole souvent nous interpelle, nous questionne, nous remet en cause ; mais avant tout chose elle doit nous nourrir, nous relever, nous équiper pour la semaine à venir et certainement pas nous culpabiliser ou pour nous faire rentrer chez nous tout penauds et contrits.

Mais un culte pour moi, pour qu'il puisse véritablement m'aider, me relever, m'encourager, me nourrir doit commencer par me rejoindre là où je suis dans ma réalité ; or ma réalité c'est que je suis pécheur. Peu importe que je me sois bien comporté durant la semaine écoulée, que j'ai fait preuve de courage, de générosité, d'altruisme, jamais, ô grand jamais, je ne pourrai être à la hauteur de ce que je pourrais véritablement être ; pas un soir je peux me coucher en me disant qu'aujourd'hui je me suis vraiment comporté de manière exemplaire durant la journée. Si quelqu'un pense sincèrement que sa vie ou même sa journée a été à la hauteur de la tâche demandée, je pense qu'il a en tout cas succombé à un péché, celui de l'immodestie...

Cela fait partie de notre réalité humaine d'être pécheur. Dans le fait même que Dieu ait créé l'être humain libre et responsable, et non pas comme une marionnette servile, repose le principe du péché. Littéralement être pécheur, c'est manquer la cible, ne pas viser le centre. Or constamment par les choix que je dois opérer, petits ou grands, par mon environnement, par la vie qui est difficile et tout ce que je peux subir parfois bien malgré moi, je suis menacé de manquer la cible, de ne pas être centré par rapport à ce que Dieu attend de moi ; car la grande nouvelle de l'Évangile, ce n'est certainement pas que Dieu compte les bons et les mauvais points, c'est que Dieu précisément attend quelque chose de moi ; tout Dieu qu'il est, et c'est là le miracle de son amour ! il compte sur moi ! Le fait même que Dieu s'intéresse à moi, à chacune et chacun d'entre nous y compris le petit d'entre nous, le plus pécheur d'entre nous est une bénédiction et doit être vécue comme tel – Dieu n'est pas indifférent à moi !- mais cela peut aussi être vécu comme une responsabilité lourde à assumer. Car jamais nous ne pourrons être celui que nous sommes appelés à être, même le plus saint, la plus sainte des êtres humains. Cela aurait de quoi nous décourager, car avant même que la journée commence, je sais que le soir venu, il me faudra reconnaître qu'il y aura toujours un écart irréductible entre ma vie et la volonté de Dieu. Et c'est vrai que la tâche est immense : comment ne pas se sentir découragé devant l'urgence des questions climatiques, comment ne pas se sentir mal à l'aise devant l'inégalité des richesses et le fait qu'aujourd'hui encore des enfants meurent de faim, comment ne pas se sentir impuissant devant le drame des migrants qui meurent à nos portes ? Mes cinq pains et deux poissons sont bien peu de choses en comparaison des tâches attendues ; en même

temps reconnaître la petitesse de mes moyens ne doit pas de devenir pour moi une justification à bon marché !

Si le discours que nous entendons alors, lors des cultes, des messes vise à nous maintenir dans cet état d'impuissance et de culpabilité et à faire du péché une faute, il y a de quoi vraiment désespérer. Or ce n'est pas ce que je lis dans l'Évangile. Je n'y lis que des paroles de libération, de relèvement, à l'image de cette femme courbée sous le poids de la vie qui à l'écoute des paroles du Seigneur peut se relever et repartir en regardant la vie en face...

Ce qu'il y a d'extraordinaire avec les paroles du Christ, c'est qu'on se rend compte que c'est comme si cet écart qui demeure, entre ce que je suis et ce que je suis fondamentalement appelé à être, ne compte plus ; la grâce que Dieu nous offre comble cet écart ; bien que nous demeurions pécheurs, Dieu nous regarde désormais comme si nous ne l'étions plus, comme si visions toujours dans le mille. « Il n'y a plus aucune condamnation » martèle Paul. Nous ne sommes plus esclaves de notre incapacité à accomplir la Loi ou pour le dire autrement, nous ne sommes plus prisonniers de notre sentiment d'incomplétude. Se reconnaître pécheur, ce n'est pas battre bêtement sa coulpe dans une attitude misérabiliste ou se déprécier. « Aime ton prochain comme toi-même », nous encourage l'Évangile ; comme toi-même ; puisque Dieu m'aime comme je suis, tout pécheur que je suis, je dois aussi me reconnaître aimable, précieux aux yeux de Dieu. Se reconnaître pécheur, ce n'est donc pas vivre la tête baissée, mais au contraire à l'image de la femme courbée, savoir que la grâce dont Dieu me bénit me permet de relever la tête et d'affronter la vie et tous ses défis avec la confiance que Dieu m'accompagne et constamment me relève. Oui là où le péché abonde, la grâce surabonde !

Dieu n'attend pas de nous que nous devenions sans péché pour commencer à nous aimer ; sa grâce nous précède.

Cela permet alors de vivre comme un moment particulièrement fort du culte le temps liturgique de la confession du péché (et non pas confession des péchés). Pourquoi confession du péché et non pas des péchés ? Parce qu'il ne s'agit pas précisément de faire la liste de nos fautes ou de nos erreurs (les péchés compris comme des fautes plus

ou moins grandes dont on pourrait faire une liste exhaustive). Il s'agit plus dans ce moment de se présenter humblement devant Dieu, de se reconnaître pécheur, sous l'emprise du péché c'est-à-dire ontologiquement incapable de pouvoir me passer de la grâce de Dieu.

On peut vivre ce moment sans crainte en se plaçant humblement devant Dieu, qui de toute manière me connaît jusqu'au cœur ; il me connaît mieux que moi-même je me connais, aucune de mes zones d'ombres ne lui échappent. Devant lui, je ne peux rien cacher, je ne peux pas tricher ; mais devant Lui humblement je peux aller, car je sais qu'il m'accueille comme je suis, comme un Père qui voit revenir son enfant.

Et c'est là que la place même des éléments liturgiques a son importance dans l'ordre du culte ; elle n'est pas anodine. En tradition réformée, l'ordre des éléments est le plus souvent inversé : non pas d'abord le rappel de la Loi (les dix commandements ou le sommaire de la Loi) puis la confession des péchés, comme c'est souvent le cas dans une liturgie classique, mais l'inverse : d'abord la prière de confession suivie des paroles de grâce, puis ensuite seulement vient le rappel de la Loi. Rappel de la Loi qui n'est plus à comprendre comme ce qui est constamment derrière nous et nous angoisse ou nous accuse en soulignant tout ce que nous aurions mal fait ; mais la Loi peut être reçu après les paroles de grâce plus comme une forme d'horizon que nous n'atteindrons certes jamais, mais vers lequel nous pouvons tendre avec la force et la joie de nous savoir soutenus et constamment relevés. La loi devient alors un encouragement et non plus quelque chose qu'il faut craindre ou redouter. La loi non plus comme ce qui nous enferme dans la culpabilité, mais au contraire comme ce qui garantit notre liberté.

Les dix commandements, il ne faut jamais l'oublier son étroitement liés à l'expérience de la libération du peuple de l'esclavage. Leur évocation commence toujours par le rappel de cette libération « C'est moi le Seigneur ton Dieu qui t'ai libéré du pays de la servitude ». Ces commandements proposent une limite (face à l'Autre avec un grand « A », Dieu lors des quatre premiers commandements puis face à l'autre avec un petit « a » pour les six derniers. Cette limite, si on la respecte rend la vie possible. Un peu comme la plage qui mettant une limite à l'océan rend possible la vie sur terre. Il

faudrait du reste mieux appeler ces dix commandements « dix paroles pour vivre » plutôt que de parler de commandements, car comme commandement, la marge de manœuvre qui nous est laissée est très large. En effet la forme négative « tu ne feras pas ci, tu ne feras pas ça » qui semble très contraignante offre de fait beaucoup plus de liberté qu'une formulation positive qui nous obligerait. La Loi ouvre un espace de liberté qu'il nous faut habiter. Et tout l'Évangile et toutes les paroles du Christ n'auront de cesse que nous appeler à cette liberté.

Oui je suis pécheur et je le demeurerai jusqu'à mon dernier souffle. Le reconnaître en me présentant humblement devant Dieu, c'est recevoir l'assurance que Dieu me pardonne, qu'il me donne sa grâce et me relève pour affronter les épreuves de demain. Face à tout ce qui pourrait nous accuser ou nous accabler, la Parole de grâce retentit : nous sommes enfants de la miséricorde, héritiers de la promesse, aimés tels que nous sommes parce que Dieu est pardon. Ce n'est qu'en acceptant nos faiblesses que Dieu nous comblera de sa force, ce n'est qu'en nous reconnaissant pécheur que Dieu nous comblera de sa grâce.

Amen

Emmanuel Fuchs